

SOPHIE JOMAIN

*Illustrations de
Marie-Laure Barbey-Granvaud*



Les Étoiles
de **NoSS**
Head

Rivalités

Pygmalion

Les Étoiles
de Noss
Head

SOPHIE JOMAIN

*Illustrations de
Marie-Laure Barbey-Granvaud*

Les Étoiles
de Noss
Head

Rivalités

DE SOPHIE JOMAIN

Quand la nuit devient jour, Pygmalion, 2016, J'ai lu, 2018

Cherche jeune femme avisée, Éditions J'ai lu, 2014

D'un commun accord, Éditions J'ai lu, 2015

Pamphlet contre un vampire, Éditions Rebelle, 2012, Atelier Mosésu 2017

Les Étoiles de Noss Head

1. *Vertige*, Éditions Rebelle, 2010, J'ai lu, 2014

2. *Rivalités*, Éditions Rebelle, 2011, J'ai lu, 2015

3. *Accomplissement*, Éditions Rebelle, 2012, J'ai lu, 2016

4. *Origines*, Première partie, Éditions Rebelle, 2013, J'ai lu 2016

5. *Origines*, Seconde partie, Éditions Rebelle, 2014, J'ai lu 2017

1. *Vertige*, version Illustrée, Pygmalion, 2016

Felicity Atcock

1. *Les Anges mordent aussi*, Éditions Rebelle, 2011, J'ai lu, 2014

2. *Les Anges ont la dent dure*, Éditions Rebelle, 2012, J'ai lu, 2014

3. *Les Anges sont de mauvais poil*, Éditions Rebelle, 2013, J'ai lu, 2015

4. *Les Anges sont sans merci*, Éditions Rebelle, 2014, J'ai lu, 2016

5. *Les Anges battent la campagne*, Éditions Rebelle, 2015, J'ai lu 2017

Crossover, *Les anges ont la mort aux trousses*, Éditions Rebelle, 2016

6. *Les Anges voient rouge*, Éditions Rebelle, 2017, J'ai lu 2017

© Rebelle Éditions, 2012

© Pygmalion, 2018 pour la présente édition

LE PETIT MOT DE L'ARTISTE

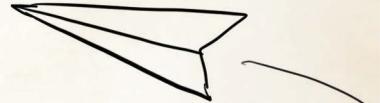
Revivre les aventures de Leith et Hannah est toujours un moment délicieux, c'est pourquoi j'ai pris beaucoup de plaisir à me plonger une nouvelle fois dans leur univers si particulier.

Dans le tome un illustré, j'ai planté le décor, représenté les personnages, montré les caractères de chacun et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Pour ce deuxième volet, j'ai ressenti le désir d'être encore plus proche d'eux, de me fondre dans leur environnement. Un road trip en Écosse, en famille, m'a permis de m'imprégner de cette atmosphère magique qui règne dans les Highlands. Que de belles rencontres, que de magnifiques découvertes ! J'y ai puisé tout ce qu'il fallait pour revenir la tête remplie d'images et les yeux pleins d'étoiles...

J'espère que les personnages que vous découvrirez au fil des pages vous séduiront autant que j'ai pris de plaisir à les crayonner, à les réinventer.

Ma chère Sophie, merci de nous faire voyager à chaque nouveau livre.

Marie-Laure BARBEY-GRANVAUD



SOPHIE JOMAIN

Sophie tient à peine sur ses pieds quand elle apprend qu'être bavard n'est pas le privilège des grands. C'est sûrement à ce moment-là qu'elle est atteinte du virus de l'expression, qu'elle révèle tout d'abord au micro dans le brouhaha d'un piano-bar.

C'est ensuite le syndrome de la truella qui la kidnappe pour quelques belles années d'une idylle passionnée. Donc, après avoir exercé le métier d'archéologue, Sophie se prend de passion pour l'écriture.

Depuis le succès des *Étoiles de Noss Head*, elle n'a cessé d'être saluée par la critique, notamment pour *Quand la nuit devient jour*, magnifique roman dramatique, et pour ses romances contemporaines *Cherche jeune femme avisée* et *D'un commun accord*, inspirées de contes de fées.

MARIE-LAURE BARBEY-GRANVAUD

Marie-Laure est originaire de Moulins, dans l'Allier. Fille unique, elle passait son temps dans les livres et les dessins. Son rêve : devenir dessinatrice de *Martine* !

Avec les vifs encouragements de sa professeur d'arts plastiques au collège, elle entame un cursus en arts appliqués. Après quelques expositions, concours et un premier travail de peintre en aérogaphie, elle devient maquettiste avant de prendre la direction artistique d'une agence de communication graphique.

L'engouement du dessin étant revenu en force en 2014, il est plus que probable que les crayons reprennent le dessus sur l'informatique, pour son plus grand bonheur !



« J'avais espéré que le calme était revenu. Douce utopie. Rien ne se passe jamais comme on le souhaite.

Il fallait qu'ils se fassent la guerre, c'était plus fort qu'eux. Leur haine allait les pousser à bout.

J'aurais préféré ne pas être mêlée à ça, mais c'était trop tard, j'étais en plein dedans. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, j'avais insisté pour savoir.

Que pouvais-je bien faire pour empêcher ça ? Mes efforts pour les réconcilier seraient vains. Rien ne saurait jamais les rapprocher. Ils étaient trop différents et surtout, ils aimaient se battre.

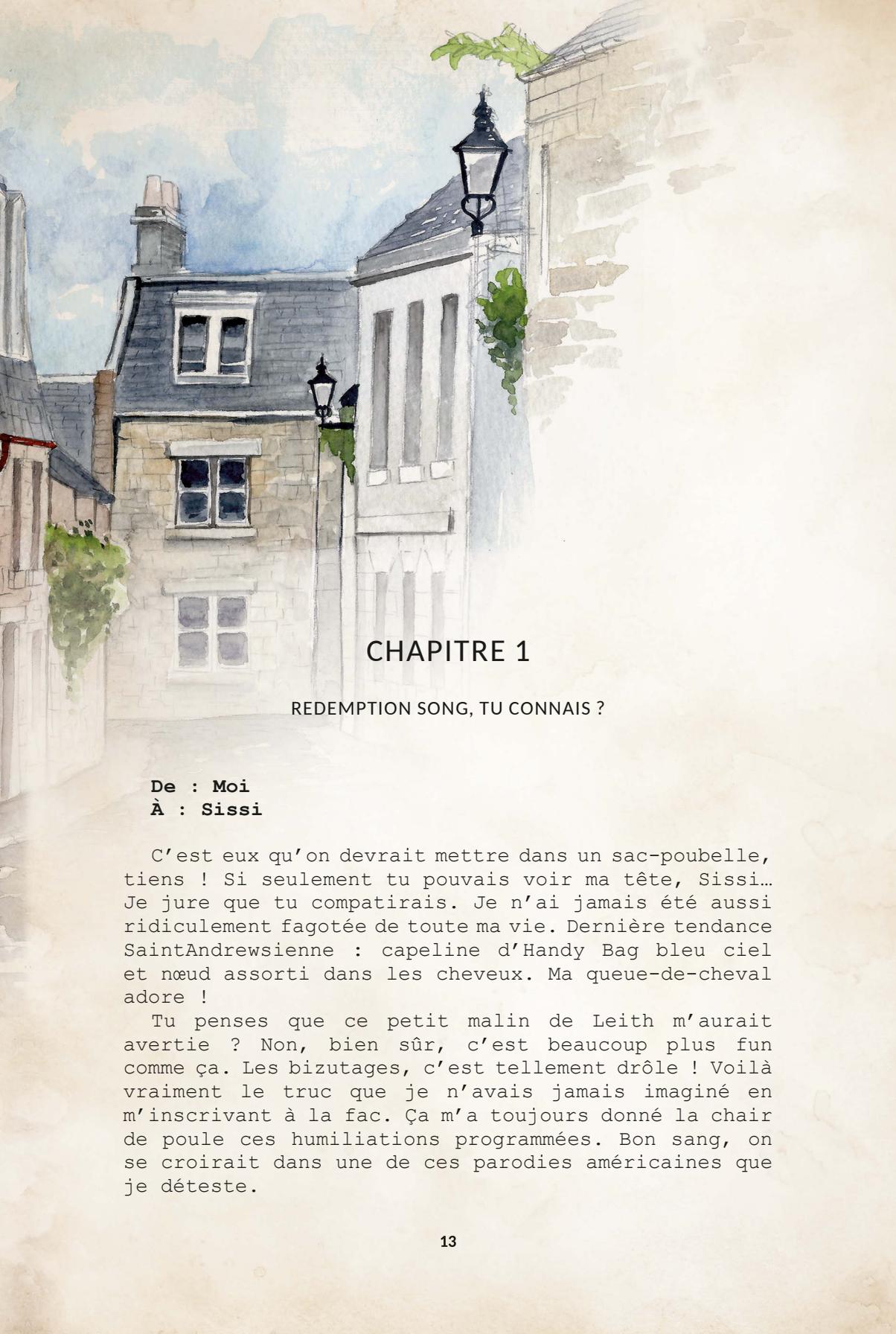
J'étais dépassée.

Qui vaincrait ?

Je n'en avais aucune idée, les forces qui devaient s'affronter allaient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Hélas, j'étais au moins sûre d'une chose : tôt ou tard, je paierais les pots cassés. Et peut-être même que je ne m'en sortirais pas indemne. »







CHAPITRE 1

REDEMPTION SONG, TU CONNAIS ?

De : Moi
À : Sissi

C'est eux qu'on devrait mettre dans un sac-poubelle, tiens ! Si seulement tu pouvais voir ma tête, Sissi... Je jure que tu compatirais. Je n'ai jamais été aussi ridiculement fagotée de toute ma vie. Dernière tendance SaintAndrewsienne : capeline d'Handy Bag bleu ciel et nœud assorti dans les cheveux. Ma queue-de-cheval adore !

Tu penses que ce petit malin de Leith m'aurait avertie ? Non, bien sûr, c'est beaucoup plus fun comme ça. Les bizutages, c'est tellement drôle ! Voilà vraiment le truc que je n'avais jamais imaginé en m'inscrivant à la fac. Ça m'a toujours donné la chair de poule ces humiliations programmées. Bon sang, on se croirait dans une de ces parodies américaines que je déteste.

En ce moment, on est tous assis en rangs d'oignons dans l'herbe, on attend que les deuxièmes années forment des groupes. Des groupes de quoi ? Mais de pigeons à asticoter, évidemment ! Ils se sont même fait la joie de nous gratifier de sobriquets encore plus stupides que nos accoutrements. J'ai les nerfs, tu n'imagines pas...

Tu verrais la tête que font certains... On dirait presque que leur vie dépend de cette célébration grotesque. Non, mais sérieusement... Comme si refuser d'être bizuté conduisait tout droit à l'échec universitaire.

Si j'avais le choix, je prendrais le premier avion pour Melbourne et te rejoindrais en vitesse, tiens. Bon sang quand j'y pense... Trois ans, tu pars trois ans ! Ça me rend malade de savoir qu'on n'est pas près de se revoir toutes les deux. Tu vas me manquer, ma vieille.

Mince, il faut que je te laisse, c'est bientôt mon tour, on regarde dans ma direction. Je te recontacte très vite.

Bises,
Hannah

— Rouquinette !

C'était moi...

Je rangeai mon téléphone dans ma besace et levai les cils sur le gourou du bizutage.

C'était un grand type aux longs cheveux blonds, plutôt pas mal si on aime le style surfeur, mais vu la position qu'il occupait ce jour-là, je ne lui trouvais que des défauts.

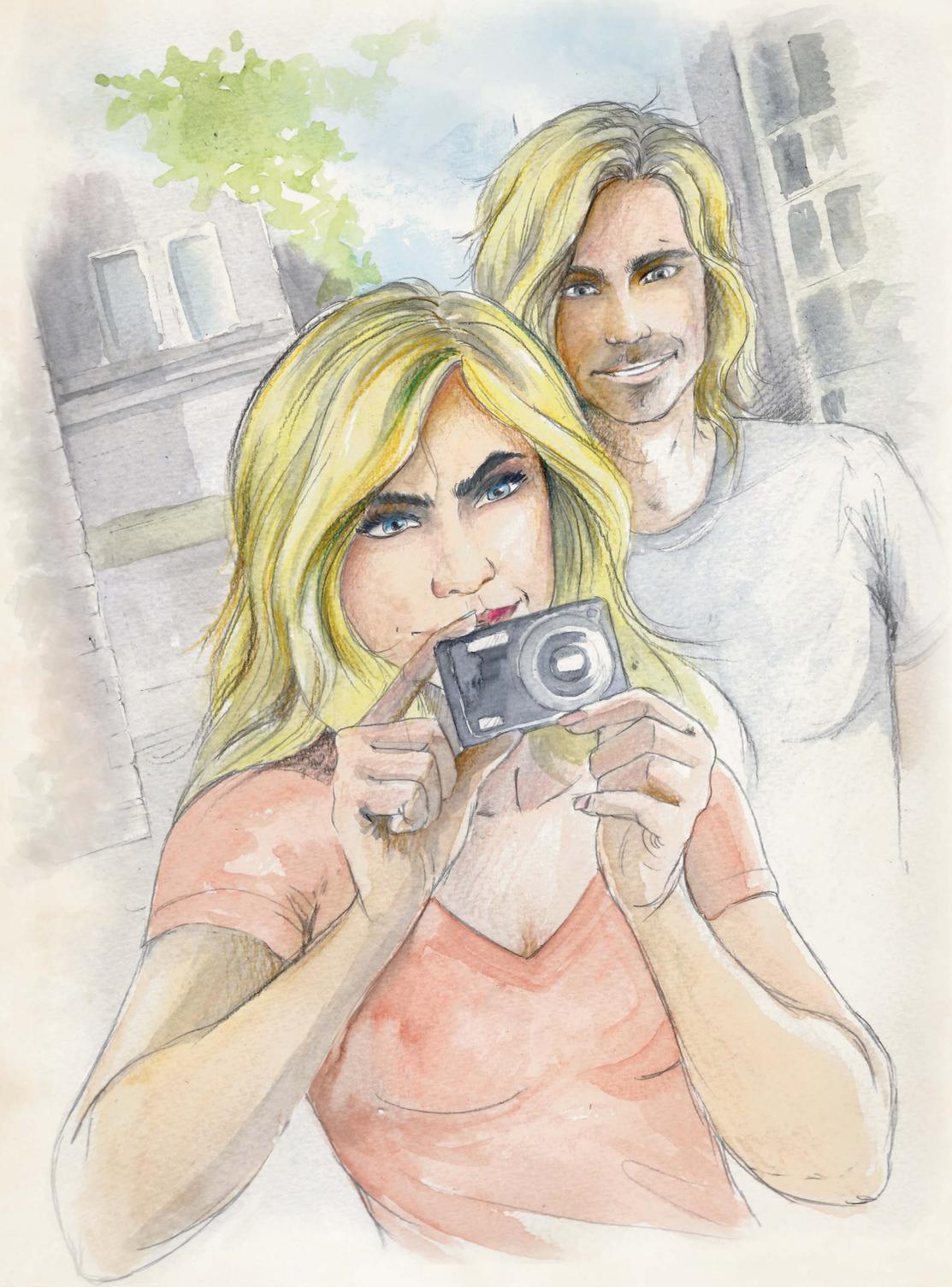
— Rouquinette ! répéta-t-il à mon intention. Debout !

Bon gré mal gré, j'obtempérai dans un parfait silence, jetant un œil à l'étudiant à côté de moi. Chétif et arborant d'énormes lunettes, il venait d'être surnommé Binoclard.

Dans mon malheur, j'avais une chance inouïe. Leith faisant partie du département d'histoire de l'art, et moi de celui d'histoire, nous ne devrions pas nous croiser de la journée. Il n'aurait jamais l'occasion de voir sa petite amie déguisée en bouffon bleu.

— Binoclard, Mercerie, Rouquinette, Dents d'acier et Porcinet, beugla le surfeur, suivez-moi.

J'étais consternée. N'y avait-il aucune pitié dans le milieu universitaire ? Je remarquai seulement maintenant la pauvre fille qu'il venait d'appeler Mercerie. Elle était au bord des larmes. Son visage était constellé d'acné juvénile, ce à quoi elle ne pouvait sûrement



rien. J'eus de la peine pour elle. Je lui offris un sourire qui se voulait réconfortant, incertaine qu'elle le relève vraiment.

La brune baptisée Dents d'acier affichait un appareil dentaire qu'on apercevait à peine, mais hélas, suffisamment pour qu'elle soit asticotée. Quant à Porcinet, je devais reconnaître que lui et moi portions à merveille notre surnom. Il avait la peau aussi rose que mes cheveux étaient roux.

En file indienne, nous commençâmes à suivre notre bourreau. À peine une minute plus tard, une fille surexcitée et gesticulant en tous sens le rejoignit. Elle parlait plus vite qu'une locomotive à plein régime. Une Australienne à en croire son accent. Elle ressemblait à ces mannequins qu'on voit dans les magazines de mode : longiligne, blonde, un visage superbe, des yeux à tomber, un hâle doré, et des dents éclatantes. Je devais admettre qu'avec le surfeur, ils formaient un couple détonnant, même si je n'étais pas vraiment sûre qu'ils en soient un. Quoi qu'il en soit, la politesse ne les écorchait pas. Aucun des deux n'avait pris la peine de se présenter.

Notre gourou s'arrêta devant un grand bâtiment en pierre et demanda à tout le monde de s'appuyer contre le mur. Perplexe, chacun commença à s'exécuter. Seul Binoclard paraissait enchanté. Il frétillait comme une anguille et hurlait des « Génial ! Génial ! ».

Franchement irritée, je fus la dernière à obtempérer.

Je coulai un regard en biais à l'Australienne. À en croire son sourire en coin, elle prenait un malin plaisir à nous bizuter. Je la détestais déjà. Je m'attardai sur le sac en toile qu'elle portait sur l'épaule, et pinçai les lèvres. Il ne me disait rien qui vaille.

— Fermez les paupières ! brailla le grand blond.

Je n'avais aucune envie d'obéir. C'est pourquoi je fis comme si je n'avais pas entendu. Le regard de mon bourreau se posa aussitôt sur moi.

— Tut, tut..., Rouquinette. Franchement, tu ferais mieux de faire ce que je demande si tu ne veux pas avoir les yeux qui piquent.

Sa menace ne m'encouragea guère à capituler, bien au contraire. Je préférerais savoir de quoi il retournait.

— Comme tu le souhaites ! railla l'Australienne.

Sans me donner l'occasion de me raviser, elle m'aspergea de mousse à raser sur tout le visage. La bouche ouverte de stupéfaction, je recrachai et toussai autant que possible.

— Et voilà ! s'esclaffa-t-elle. Tu es parfaite !

Puis elle termina de vider l'aérosol sur le sommet de mon crâne. J'étais verte de rage.

Je m'essuyai les yeux et jetai la mousse par terre.

— Si tu la retires, Rouquinette, il faudra encore te bombarder, m'avertit le gourou avec un sourire qui en disait long sur ses intentions. Et fais-nous confiance, on en a assez pour t'arroser toute la journée !

Toute la journée ? Nom de Dieu ! Combien de temps cette mascarade allait-elle durer ? Nous étions ici depuis à peine deux heures

et il me semblait que la matinée entière était déjà passée. Je fusillai mes tortionnaires du regard et me résignai à rester tranquille.

Lorsque tout le monde fut bien tartiné, l'Australienne remit à chacun un sachet en plastique vide, ainsi qu'un autre rempli de bonbons. Le grand blond nous demanda nos noms et prénoms qu'il griffonna sur des morceaux de carton. Puis, à l'aide de ruban adhésif double-face, il les colla aux sacs-poubelle que nous portions, bien en évidence sur nos poitrines. De toute ma vie, je ne m'étais jamais sentie aussi ridicule.

L'Australienne recula de deux mètres et sortit un appareil photo numérique de son sac.

— Souriez !

Et puis quoi encore ? Je leur offris mon regard le plus noir, puis le grand blond nous expliqua que nous allions devoir nous pavaner dans les rues de St Andrews afin de vendre un maximum de bonbons. Lorsque les sachets de sucreries seraient vides, il faudrait trouver un autre moyen de récolter de l'argent. Celui à notre convenance. À défaut, des gages seraient lancés.

Dépitée, je n'avais d'autre choix que de baisser les armes. J'avais pensé visiter St Andrews à un moment donné, mais pas de cette manière. Sillonner la ville déguisée en sac-poubelle mousseux n'avait évidemment jamais fait partie de mes projets.

Les habitants de St Andrews avaient clairement l'habitude de ces fanfaronnades et se prêtaient bien volontiers aux festivités. Ils achetaient les bonbons contre quelques piécettes, n'hésitant pas à nous féliciter pour notre incroyable courage.

À qui le disaient-ils ! Il m'avait fallu un sacré sang-froid pour ne pas rejoindre en courant les jupes de ma mère ! Toutefois, deux heures plus tard, je constatai avec surprise que mon sachet de sucreries était vide. Comme je m'y attendais, nos bourreaux exigèrent que je trouve immédiatement un truc à faire. Mais quoi ? Réciter du Shakespeare ? Imiter l'orang-outang ? Chanter la Marseillaise en breton ? Je fus apparemment trop longue à réfléchir pour nos deux comparses qui commençaient à s'exciter en songeant à ce qu'ils allaient bien pouvoir me faire faire.

— Rouquinette aura un gage ! Rouquinette aura un gage ! hurla Binoclard, hystérique.

Je lui lançai un regard mauvais, lui signifiant qu'il vaudrait mieux qu'il se la ferme, mais il s'esclaffa de plus belle, collant son pouce sous le menton en tirant la langue.

On croyait rêver ! Dépitée, je lui tournai le dos en haussant les épaules.

C'est alors que de l'autre côté de la rue, je remarquai un joueur de percussions et un guitariste. Il était évident qu'ils se faisaient voler la vedette par les allées et venues incessantes des étudiants bizutés.

Personne ne s'arrêtait pour les écouter, et la casquette jetée par terre semblait bien vide.

— Rouquinette ! cria l'Australienne. Tu y vas et tu chantes avec eux !
J'écarquillai les paupières.

— Quoi ?

Son sourire s'élargit exagérément.

— Tu y vas et tu chantes avec eux.

— Mais non !

Je n'avais absolument aucune envie de gazouiller !

— À toi de voir, gronda le grand blond en agitant sous son nez la bombe de mousse à raser d'un air menaçant.

— Sale type ! grommelai-je.

Plus amusé que vexé, il haussa un sourcil.

— Je compte jusqu'à dix, mon chou. Un, deux, trois, quatre...

— Pauvre petite étudiante de première année. C'est dur la vie d'artiste, hein ? se moqua l'Australienne.

— ... sept, huit, neuf..., reprit le surfeur maudit.

Je levai les mains.

— OK, OK, c'est bon. J'y vais !

Furieuse, je me dirigeai vers les musiciens. Ils venaient juste de terminer leur morceau lorsque je me postai devant eux. Mon accoutrement ne les surprit guère. Ils avaient dû voir passer tellement de schtroumpfs dans mon genre.

— Un gage, c'est ça ? conclut le guitariste aux dreadlocks.

— Ouais...

— Et qu'est-ce que tu dois faire ?

— Chanter, me renfrognai-je.

Il hocha la tête.

— Tu sais chanter ?

Je haussai les épaules.

— Je me débrouille, mais le reggae ce n'est pas mon truc.

Il sembla réfléchir à mon problème.

— « Redemption song », tu connais ?

J'acquiesçai. Tout le monde connaissait, et moi particulièrement, parce que mon prof de chant me faisait m'échauffer les cordes vocales dessus.

— Ben, c'est parfait, la gazelle ! s'exclama le musicien avec un large sourire.

Les premiers accords de guitare vibrèrent. J'avalai ma salive et, les yeux fermés, j'écoutai les notes, mélodieuses, douces, entraînantes. Lorsque je rouvris les paupières, je vis les regards des six étudiants de mon groupe figés sur moi. L'Australienne et le grand blond attendaient impatiemment mon premier couac. Celle qui avait été surnommée Mercerie battait la mesure du pied, Binoclard dandinait du popotin sans aucun rythme, et Dents d'acier se fichait carrément

de ma pomme. Quant à Porcinet, il était toujours aussi rose. Il me considérait avec une expression qui en disait long sur ce qu'il pensait : « Bon Dieu, heureusement que ce n'est pas tombé sur moi ! »

Je pris une profonde inspiration et laissai glisser les premiers mots de la chanson.

Jubilatoire. L'Australienne et le surfeur étaient stupéfaits. Je savais chanter. Bien fait pour eux ! Le sac de monnaie se remplissait à vue d'œil, et le guitariste était aux anges, la casquette posée à ses pieds gonflait elle aussi.

Pendant le solo de musique, les joues rouges, je pris conscience qu'un attroupement important s'était formé autour de nous, des groupes d'étudiants, essentiellement. Je regardai timidement tout ce petit monde, lorsque, perdu dans la foule, dépassant la plupart des gens d'au moins une tête, les bras croisés sur la poitrine, j'aperçus Leith. J'étais tétanisée. Il m'observait avec une expression de fierté et d'amusement mêlés. Le refrain reprit avant que je puisse vraiment retrouver mon souffle. Je m'efforçai de recommencer à chanter, mais le sourire railleur que Leith me lança manqua me faire rater une note. J'étais au bord du hoquet. Les dernières mesures retentirent comme une délivrance.

Mon loup-garou de petit ami s'approcha alors d'un pas tranquille. Je ne bougeais pas d'un poil, pétrifiée qu'il me voie dans cet accoutrement, horrifiée qu'il m'ait entendue chanter. Il se planta devant moi et tendit la main pour retirer la mousse dégoulinant sur mon visage. Puis il me prit subitement par la taille et me ramena contre lui afin de coller un baiser sur mes lèvres.

La foule d'étudiants se déchaîna, huant et sifflant en même temps. Leith me relâcha doucement, le regard rieur.

— Un rien te va...

J'avais les joues cramoisies.

— J'ai trop honte.

Il recula pour mieux me détailler.

— Tu es... époustouflante.

— Moqueur !

Il éclata de rire et jeta un œil derrière lui.

— On dirait bien que tout le monde en redemande.

Je haussai un sourcil d'un air mutin.

— Un baiser ou une chanson ?

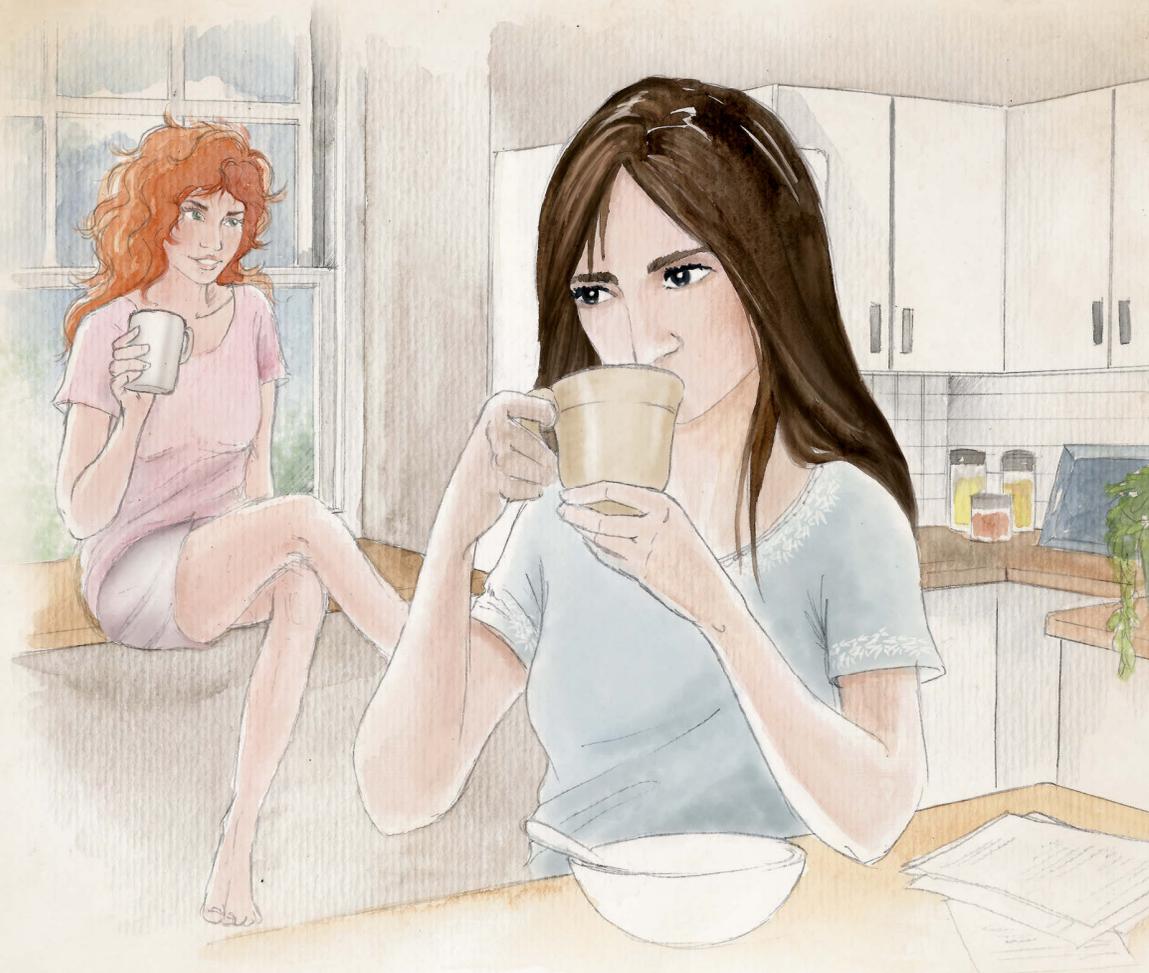
Il pencha la tête de côté en souriant.

— Une chanson, mon cœur, une chanson.

— Bravo, la gazelle ! s'exclama le guitariste. On remet ça quand tu veux.

Je secouai vivement le menton.

— Ah, non ! C'est fini pour moi. J'ai rempli mon gage. Merci d'avoir joué le jeu.



— Tout le plaisir était pour nous ! m'affirma-t-il avant que je m'éloigne.

Leith me retint par le poignet et approcha sa bouche de mon oreille.

— Je ne sais pas dans quel groupe tu es, mais ils en ont de la chance ces étudiants de t'avoir avec eux. Pour un peu, je serais presque jaloux.

— Tu n'as aucune raison de l'être, lui assurai-je.

Il recula lentement et me gratifia d'un clin d'œil.

— À plus tard.

Puis il fit subitement demi-tour pour rejoindre la foule, non sans jeter un regard appuyé au surfeur sans pourtant savoir que c'était lui le responsable de cette mascarade. Quant à moi, je ne pus m'empêcher de sourire en remarquant l'air sidéré de l'Australienne tandis qu'elle suivait Leith des yeux.

Eh oui, moi, la « pauvre petite étudiante de première année », je sortais avec le plus beau mec de toute l'université !



Passée l'euphorie du bizutage, les choses allaient enfin devenir sérieuses. Le lendemain, je me réveillai assez tôt pour être sûre de ne pas arriver en retard. Je n'avais pas encore maîtrisé le plan de la fac, et il était fort probable que je me perde avant de rejoindre l'amphi dans lequel j'avais cours. Pour mon premier jour officiel, je n'avais franchement pas envie de me faire remarquer.

J'ouvris la porte de ma chambre et entrai dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner – j'avais trouvé un appartement en colocation en plein centre-ville, à cinq minutes à peine du bâtiment du département d'histoire.

— Salut, Anne !

Je me tournai vers Tarja, ma coloc.

— Hannah, corrigeai-je.

— Ah oui, Hannah. Pardon, s'excusa-t-elle.

Tarja arrivait tout droit de Finlande et commençait une licence d'histoire médiévale, comme moi. Nous étions dans la même promo. Sa fac, à Helsinki, lui permettait de passer sa première année dans l'université de son choix.

— Je crois que j'ai perdu mon plan, m'avertit-elle, paniquée.

— J'ai le mien, la rassurai-je, nous n'avons qu'à partir ensemble.

— Merci, Hannah ! Petit déjeuner ?

J'observai d'un air suspicieux le bol qu'elle me tendait. La veille, elle avait été tout heureuse de me préparer le traditionnel petit déjeuner finnois : porridge à la confiture. J'avais détesté ça.

— Euh, non, merci. Je ne vais boire que du thé, ce matin.

— Tu ne tiendras jamais jusqu'à midi !

— Mais si, je t'assure, lui certifiâi-je en souriant.

Tarja n'avait pas du tout le profil que j'avais imaginé pour la plupart des Finlandais. Pour moi, à l'instar des Suédois, ils étaient tous immenses, blonds avec des yeux bleus. Tarja était petite, très brune, avec de longs cheveux raides et de grands yeux noirs. On aurait presque pu la prendre pour une Amérindienne, si sa peau n'avait pas été si pâle – bien plus que la mienne, c'est dire ! Je la connaissais depuis quelques jours et je l'appréciais déjà. C'était une fille discrète et douce. J'étais certaine que nous allions bien nous entendre.

— On ne pourra pas inviter grand monde, fit-elle soudain remarquer en embrassant des yeux notre minuscule cuisine. C'est si petit.

En effet, la kitchenette était située dans un coin de la pièce principale, et nous ne disposions que d'une table pour deux. Toutefois, l'appartement était cosy, au troisième étage d'un immeuble ancien. Le propriétaire avait équipé le salon d'une table basse, d'un canapé d'angle, d'une télévision, d'un lecteur DVD et de plusieurs poufs à même le sol sur lesquels j'adorais déjà me vautrer.

Nous avions une chambre chacune, mais une seule salle de bains que nous ne trouvions pas gênant de partager.

La pièce où je dormais était éclairée par une grande baie vitrée, sans volets. J'avais immédiatement remarqué que je pouvais voir sans mal tout ce qui se passait chez mon voisin d'en face, et vice versa. Du coup, lui et moi allions devenir intimes sous peu... Je devais impérativement acheter des rideaux plus opaques que ceux déjà installés.

— Je file me doucher, informai-je Tarja.

— OK ! Moi, c'est déjà fait. On n'a pas beaucoup de temps, hein !

— Je fais vite, lui assurai-je en souriant.

Dix minutes plus tard, j'avais terminé et je commençai à m'habiller. En visitant la fac, j'avais constaté que les salles étaient surchauffées. J'enfilai donc un jean et un tee-shirt à manches longues, ce serait suffisant. En revanche, dehors, le froid était glacial pour un début de mois d'octobre, j'étais bien contente d'avoir acheté une parka un peu plus épaisse et plus chaude que mon duffle-coat. Je la décrochai et rejoignis Tarja qui m'attendait devant la porte d'entrée. En voyant sa tenue, je restai bouche bée.

— Tu vas sortir comme ça ?

Sa besace sur l'épaule, elle portait un tee-shirt à manches courtes et un simple pantalon en toile fine.

Elle baissa les yeux sur elle, affichant un air étonné.

— Oui, pourquoi ?

— Tu as remarqué la température extérieure ?

Elle haussa les épaules.

— Tu sais, chez moi il fait bien plus froid que ça. Ici, j'ai l'impression d'être encore en été ! Tu ne vas quand même pas mettre un bonnet ? se moqua-t-elle en me considérant de la tête aux pieds.

Pour dire vrai, il était au fond de ma poche. Du coup, je m'abstins de le sortir et suivis Tarja sur le palier. Nous fermâmes la porte à clé et descendîmes les trois étages. Dehors, je fis tous les efforts du monde pour ne pas grelotter. Nous étions au bord de la mer du Nord, et ici, le vent vous glaçait les os. Je remontai ma capuche et, les mains dans les poches, je marchai avec Tarja jusqu'à la fac.

Nous avions plusieurs cours en commun. Le premier, introduction à l'histoire de St Andrews, commençait à 9 heures. Il s'agissait d'une option que nous avions absolument tenu à prendre à cause des visites de monuments anciens qui étaient proposées. Comme mon père, j'avais la fibre de l'architecture dans le sang, je ne pouvais pas rater ça.

Lorsque nous rejoignîmes l'amphi, il était déjà plein à craquer. Tarja réussit à trouver une place, quant à moi, je n'avais plus qu'à m'installer sur les marches à côté d'elle. C'était inconfortable, peu pratique, mais ça valait bien mieux que de rester debout.

Le professeur, M. Jefferson, entra dans la salle sans que le brouhaha cesse. Or, son style singulier aurait dû modérer tout le monde. Il devait avoir la cinquantaine bien tassée, pas très grand, les tempes

grisonnantes, des petites lunettes rondes, et était habillé de façon désuète. Un complet marron, une chemise vichy et une cravate assortie. Je remarquai même une fine chaînette qui dépassait de son gilet. Quand même pas une montre, si ?

Il s'installa derrière un bureau qui semblait bien trop haut pour lui, et alluma le micro avant de tapoter dessus, créant un larsen horripilant qui plongea instantanément l'assemblée dans un silence étonnant.

Il se présenta très brièvement, et dans une attitude solennelle plutôt risible. Puis il nous informa que si son cours était facultatif, il n'en serait pas pour autant le plus facile. Les visites extérieures seraient incontournables pour quiconque désirait suivre cette option et ne seraient pas comprises dans les douze heures de formation prévues au départ. De plus, chaque semaine, le cours débiterait par un questionnaire noté portant sur nos lectures obligatoires. Après quoi, il n'omit pas de préciser que si certains trouvaient le programme trop difficile, il était encore temps de quitter l'amphi.

Et là, ce fut la cohue générale. J'écarquillai les yeux de stupéfaction en voyant une flopée de garçons et de filles se précipiter à toute allure vers la sortie comme si leur vie en dépendait. À peine cinq minutes plus tard, les gradins destinés à contenir cent cinquante personnes furent libérés de la quasi-totalité de ses âmes. Il ne restait plus que... Waouh ! Trente-deux étudiants ! J'étais consternée. Toutefois, M. Jefferson n'en était apparemment pas à son coup d'essai en matière de vidage de salle. Serein et détendu, il n'avait pas relevé la tête une seule fois durant les cinq minutes de désertion de ses cent dix-huit et des poussières ex-futurs étudiants.

— Bien, dit-il enfin. Maintenant, que nous y voyons plus clair, commençons !



Moi qui m'étais réjouie de suivre cette option, je déchantais. À la fin du cours, nous avions une liste considérable de lectures pour la semaine à venir.

Histoire de ne pas nous laisser aller, d'autant que nous avions tout l'après-midi de libre, Tarja et moi décidâmes d'en profiter pour acheter les quelques bouquins qui n'étaient déjà plus disponibles à la bibliothèque de la fac.

Bien que St Andrews soit une ville assez petite, elle dispose d'une gigantesque librairie. On y trouve à peu près tout ce qu'on veut, notamment des livres en langues étrangères. Ce qui n'est pas surprenant en soi, puisque la commune reçoit un nombre non négligeable d'étudiants du monde entier.

Nous fîmes nos achats, et lorsque nous sortîmes du magasin, il commençait à pleuvoir. Nous étions à plus d'un quart d'heure de chez nous, et ni Tarja ni moi n'avions envie d'arriver trempées. Comme j'avais repéré un salon de thé pas très loin de la librairie, je proposai à mon amie de nous y rendre.

L'intérieur était bondé. Nous prîmes l'une des rares tables encore disponibles et commandâmes thé et pâtisseries.

— C'est chouette, ici ! m'enthousiasmai-je en voyant la déco, certes kitsch, mais typiquement dans mes goûts.

Tarja se passa la main dans les cheveux et fit la moue. Nous n'avions manifestement pas les mêmes goûts.

— Pourquoi as-tu choisi de faire tes études en Écosse ? désira-t-elle savoir.

Je lui racontai les raisons qui nous avaient poussés à quitter Paris pour venir nous installer à Wick – que ma grand-mère était aveugle et que nous avions décidé de prendre soin d'elle.

— Et toi ? demandai-je entre deux bouchées de carrot cake. Ça fait loin la Finlande.

— J'ai toujours eu envie de visiter l'Écosse, et St Andrews a immédiatement accepté mon dossier.

Tandis que Tarja m'expliquait ses motivations, j'eus soudain l'étrange impression que l'on m'observait. Je levai les yeux et aperçus l'Australienne qui m'avait bizutée. Elle était assise à la table juste en face de la nôtre, et elle me regardait fixement. Au bout de quelques secondes, elle repoussa sa chaise et s'approcha de nous.

— Hannah, c'est ça ? demanda-t-elle sans nous saluer.

Je fronçai les sourcils.

— Oui, c'est bien ça.

Je fus quand même surprise qu'elle se rappelle mon prénom. La veille, elle n'y avait pas porté un grand intérêt. Elle n'en accorda pas plus à Tarja, du reste, elle ne daigna même pas la regarder, l'ignorant souverainement. De fait, cette dernière baissa les yeux vers sa tarte aux fruits et mangea en silence.

— Je voulais te dire..., continua l'Australienne, tu as drôlement assuré dans la rue. Grâce à toi, on a collecté une somme incroyable.

— Tant mieux, feignis-je d'être ravie.

— Si tu as besoin d'un coup de main pour tes cours, n'hésite pas, je te laisse mon numéro de portable.

Elle chercha dans son sac un crayon et un papier qu'elle griffonna avant de me le tendre.

— OK, répondis-je poliment.

— Alors, à bientôt peut-être ?

J'opinaï sans conviction tandis qu'elle daignait enfin poser le regard sur Tarja. Elle la considéra, le visage inexpressif, puis elle s'éloigna vers la sortie.

Je n'aimais pas cette fille.

Je fourrai le papier dans la poche arrière de mon jean sans même le consulter, et souris à Tarja. Elle semblait abattue.

— Est-ce que ça va ?

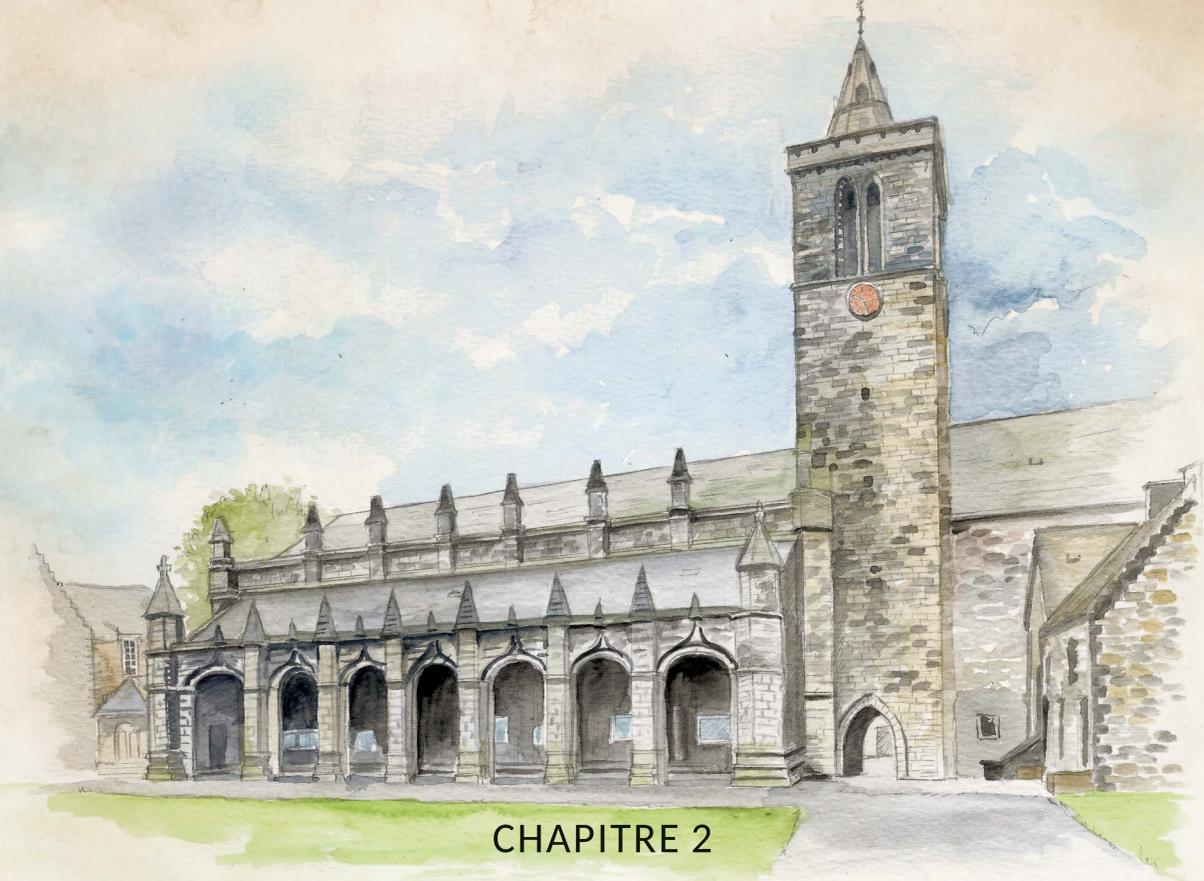
Elle hocha la tête.

— Oui. Il ne pleut plus, on rentre ?

J'acquiesçai, finis ma tasse de thé, et, tandis que nous sortions, je songeai au petit aparté qui avait plongé Tarja dans le mutisme. En pensant à l'Australienne, un seul mot me vint à l'esprit : méfiance.

Je tâcherais de ne pas l'oublier.





CHAPITRE 2

LE CERCLE

La semaine continua sur les chapeaux de roue.

Tarja et moi avons de nombreux cours, et il était difficile de consacrer ne serait-ce que dix minutes à faire autre chose que courir à droite et à gauche. Les seules véritables pauses que nous avions étaient celles de midi. Vingt minutes pendant lesquelles nous prenions tout juste le temps d'avaler un sandwich. Et le soir, nous tombions comme des mouches dans notre lit, vannées.

Cela m'effrayait. Nous avions commencé depuis peu, et l'overdose de lectures, de dissertations et de travaux de groupe pointait déjà. Mais nous étions vendredi, le week-end était tout proche. En fin de journée, je verrais enfin Leith.

Un peu avant 15 heures, Tarja et moi marchions dans les couloirs d'un pas précipité. Nous avions cours dans un des bâtiments récents et il ne nous restait que cinq minutes avant d'être officiellement en retard.

— Hé, Hannah ? entendis-je derrière moi.

Tarja ne s'arrêta pas. Elle me fit signe qu'elle continuait sans moi.

Je me retournai et fis face à l'Australienne. Mal à l'aise, je me rendis compte que je n'avais pas pris la peine de sortir son numéro de

téléphone de mon jean. Du coup, je ne connaissais toujours pas son prénom.

— Salut, répondis-je simplement.

— Tu es pressée ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai.

— J'ai cours dans dix minutes.

— On va boire un verre avec des amis juste à côté à 17 heures, ça te dit de nous accompagner ?

— Je ne sais pas trop, balbutiai-je, surprise par son invitation. J'ai pas mal de travail et...

— Comme tu veux, me coupa-t-elle en souriant gentiment. Mais ce serait l'occasion de te faire connaître dans un cercle d'étudiants. Si tu changes d'avis, nous nous sommes donné rendez-vous devant la tour de l'horloge après les cours.

— OK. Je verrai.

— Peut-être à plus tard ! lança-t-elle en s'éloignant.

Déconcertée, je n'arrivais pas à me convaincre que cette fille insistait parce qu'elle me trouvait juste sympathique. On ne peut pas dire que j'avais été très avenante avec elle jusqu'à présent. Je ne fais pas ami-ami avec l'ennemi en général, surtout quand celui-ci se plaît à me martyriser à grands jets de mousse à raser. Sans vouloir trop pousser la paranoïa, j'étais presque certaine qu'elle attendait quelque chose de moi, mais quoi ? Je n'avais absolument rien à lui apporter.

Le carillon de l'horloge sonna 15 heures. J'étais définitivement à la bourre, alors je me dépêchai de gagner ma salle de TD. La prof n'avait pas perdu de temps, elle était déjà en train de présenter son programme – L'Angleterre et la France en guerre au XIV^e siècle. Je m'installai le plus discrètement possible à côté de Tarja qui avait pris place au fond de la pièce, et tâchai de me concentrer.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? me chuchota Tarja.

Je gardai les yeux fixés sur la prof.

— Me proposer de boire un verre avec ses amis.

— Tu comptes y aller ?



— Je ne sais pas. Tu m'accompagnerais ?

— Non, j'ai des tas de choses à faire.

D'un geste de la main, la prof nous somma de nous taire. Je me fis toute petite et ne pipai plus un mot jusqu'à la fin du cours.

Nous sortîmes soulagées un peu avant 17 heures. Pour la première fois depuis la rentrée, nous n'aurions aucune recherche à rendre pour la séance suivante.

— Je pense quand même les rejoindre, informai-je Tarja. Je suis curieuse, ça me perdra. Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

— Certaine. Je préfère ne pas me mettre en retard sur mon travail. À plus tard.

Sur ce, elle décampa d'un pas vif dans le couloir.

Lorsque j'arrivai à la tour de l'horloge, un petit attroupement de personnes attendait déjà. L'Australienne m'accueillit avec une expression de ravissement.

— Hé, Hannah ! C'est super que tu sois venue.

Je lui rendis un sourire timide et m'approchai.

Quelque chose m'interpella immédiatement en observant les amis de l'Australienne. Ils avaient tous les cheveux clairs, allant du blond au roux, et les yeux plus ou moins bleus. Pour une raison que je ne m'expliquai pas, cela me parut plus que suspect.

Le gourou qui avait organisé le bizutage était là lui aussi, il se tourna vers moi et arbora un air goguenard.

— Rouquinette...

— Je m'appelle Hannah, lançai-je sèchement.

— Hannah. Je suis Darius, se présenta-t-il en souriant de plus belle, révélant une dentition parfaite.

— Darius ? Comme Darius 1^{er}, grand roi de l'Empire perse ? m'exclamai-je.

Je n'avais jamais rencontré personne baptisé de cette manière.

— C'est ça, s'amusa-t-il. Minah, on attend encore quelqu'un ?

Ainsi, l'Australienne se prénommaît Minah... Autant ne pas oublier.

— Non, on peut y aller, lui certifia-t-elle.

— Alors, Hannah, commença Darius en se concentrant de nouveau sur moi tandis que nous avançons. Tu ne nous en veux pas trop de t'avoir si mal traitée pendant le bizutage ?

Je ne pus m'empêcher un regard méprisant.

— Vous étiez obligés d'en faire des caisses ?

Il lâcha un rire gras.

— L'année prochaine, c'est toi qui t'y colleras !

— Je ne crois pas, non. Je déteste autant être rabaisée qu'humilier les autres, rétorquai-je d'un ton pincé.

— Il y a un début à tout, plastronna-t-il avec assurance. Tu verras, tu adoreras.

Je haussai les épaules sans répondre. Rien ne servait d'insister. J'avais compris en un rien de temps qu'il n'était pas du genre à se laisser convaincre. Ce type respirait l'arrogance et l'entêtement à plein nez.

Dix minutes plus tard, nous entrâmes dans un pub, *The Red Lion*. En faisant le tour de la clientèle déjà présente, je constatai qu'ils se ressemblaient tous eux aussi. Yeux clairs, cheveux plus ou moins blonds... J'en ressentis un vif malaise. Préférant ne pas tirer de conclusions hâtives, je m'efforçai de ne plus y penser et suivis Darius jusqu'à une longue table en bois. Nous nous installâmes tous les neuf dans un parfait silence. Darius s'assit tout au bout, donnant l'impression de présider une réunion importante. Ce qui ne fit qu'approfondir mon trouble.

— Que voulez-vous boire ? finit-il par demander gaiement. Vin chaud ? C'est encore ce qu'il y a de meilleur.

Beurk ! Pour mon malheur, le vin chaud fit l'unanimité. Je me vis contrainte de les imiter, histoire de ne pas trop me démarquer.

J'étais sans doute la plus jeune de tous, mais de très peu. La plupart devaient à peine avoir vingt ans, sauf Darius qui semblait un peu plus âgé.

— Alors, Hannah, attaqua ce dernier, dis-nous ce que tu as choisi d'étudier.

— L'histoire médiévale.

— Excellent choix ! Jefferson, Harod... que du beau monde parmi les professeurs... Les as-tu déjà rencontrés ?

— Oui, pour la plupart. Et toi, que fais-tu ?

Il haussa les sourcils comme s'il ne s'attendait pas à ce que je lui renvoie la question.

— Troisième cycle d'histoire médiévale.

— Ah, bougonnai-je comme pour moi-même. Je me disais aussi que tu semblais plus vieux que tes amis.

Il écarquilla tout grand les yeux.

Rouge de honte, je ne me souvenais pas avoir déjà autant manqué de tact.

Toutefois, Darius ne parut pas en prendre ombrage, il se pencha en avant avec un rictus moqueur.

— Tu n'imagines pas à quel point, Rouquinette !

Je haussai un sourcil.

— Bon, n'exagérons rien. Tu as quoi ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? Son regard se fit malicieux.

— Allez, on va dire que tu y es presque !

Et tous éclatèrent de rire sans que je comprenne franchement pourquoi.

— Pourquoi as-tu choisi St Andrews ? m'interrogea-t-il en redevenant sérieux.

Comme je l'avais fait avec Tarja, je survolai la petite histoire de ma venue en Écosse. Darius sembla très intéressé par mon cas. Il me posa d'ailleurs une multitude d'autres questions auxquelles je répondis vaguement. Puis, lassée de cet interrogatoire et ne me sentant vraiment pas à ma place avec eux, ici, je vérifiai l'heure. Leith finissait son cours dans cinq minutes.

— Tu dois partir ? s'enquit Minah qui était assise à côté de moi.

— Oui. Pourrais-tu me dire comment me rendre au bâtiment d'histoire de l'art ?

Elle ne répondit pas immédiatement et m'observa avec une telle intensité que j'en demeurai interdite. Cette fille était si bizarre. En fait, ils l'étaient tous !

— Tu reprends la rue principale en direction de la fac, se décida-t-elle à me renseigner, le regard fixe. C'est à cent mètres sur la gauche.

En ratissant la table des yeux, je remarquai que personne ne s'était donné la peine de toucher à son verre. Je vidai tout de même le mien en réprimant un frémissement de dégoût, posai une pièce de deux livres devant moi, et me levai précipitamment.

— Ça nous ferait plaisir que tu te joignes de nouveau à nous, Hannah, lança solennellement Darius pendant que j'enfilais ma parka.

— Euh... oui, à l'occasion, peut-être, acquiesçai-je sans grande conviction.

— Le Cercle t'accueillera à bras ouverts.

Avec un sourire crispé et sans aucun commentaire supplémentaire, je tournai les talons.

Le malaise qui précéda mon départ me poursuivit durant tout le trajet. Darius m'avait interrogée et j'avais répondu à ses questions, mais avait-il seulement parlé de lui ? Non, pas directement. Et en y repensant, je n'avais été présentée à personne. Le Cercle. Qu'est-ce que c'était ? Une confrérie ? Probablement, les congrégations existaient partout, et surtout en milieu universitaire. Toujours est-il que j'avais la désagréable impression d'avoir participé à un recrutement sans l'avoir prémédité. Si tel était le cas, j'espérais bien avoir raté le casting.

Je m'arrêtai devant le département d'histoire de l'art et patientai. Les deuxièmes années en sortirent à peine deux minutes plus tard.

— Leith ! le hélai-je.

Il se tourna vers moi, tout étonné, avant d'approcher pour m'enlacer. Il m'embrassa tendrement sur le front et me caressa les cheveux.

— Ça, c'est une merveilleuse surprise ! Tu m'attends depuis la fin de tes cours ?

— Non, je suis allée boire un verre avec des étudiants.

— C'était sympa ?

Je haussai les épaules.



— As-tu déjà entendu parler du Cercle ?

Ses mains se crispèrent sur mes hanches.

— Tu étais avec eux ?

Je hochai le menton.

Cette fois, il frémit.

— Je vais les réduire en bouillie.

Je penchai la tête de côté et fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe, Leith ?

Il plongea des yeux noirs et foudroyants dans les miens.

— Ne les approche plus, Hannah.

Je battis des paupières.

— Puis-je savoir pourquoi ?

Leith prit une profonde inspiration, en proie à une rage intérieure qui me fit trembler de la tête aux pieds. Puis, son regard se perdit soudain derrière mon épaule. Je tournai la tête et vis qu'un groupe d'étudiants venait tranquillement à notre rencontre. Parmi eux, Minah et Darius. Leith paraissait tellement hors de lui que je craignais la suite des événements.

— Leith, mon ami ! minauda Darius en écartant les bras, faussement joyeux.

Il s'arrêta devant nous, entouré par ses camarades. Leith semblait sur le point d'exploser.

— Un petit conseil, Darius, trancha Leith sans même prendre la peine de le saluer. Si tu veux éviter une guerre ouverte, tu ne t'approches plus jamais d'elle.

Je portai une main que je souhaitais apaisante sur son épaule, mais il ne remarqua même pas mon insistance. Quant à Darius, il sourit, nullement intimidé.

— Holà, holà, l'ami, calme-toi. Hannah est une fille intelligente, elle saura sûrement choisir elle-même ses fréquentations. Et puis, aucun de nous ne voudrait la mettre mal à l'aise, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en me jetant un regard doucereux.

Leith gronda

— Je ne t'avertirai pas deux fois...

— Inutile de proférer des menaces, répliqua Darius toujours aussi sereinement. Ta petite amie est délicieuse, nous ne lui ferons rien... rien qu'elle n'ait choisi elle-même.

Le rictus sur ses lèvres me fit frissonner. C'était acté, ce type n'était pas net. Leith avait raison, je devais l'éviter à tout prix.

— Si tu touches à un seul de ses cheveux...

— Ce ne sont pas ses cheveux qui m'intéressent, l'interrompit Darius en souriant de plus belle.

Les pupilles de Leith avaient envahi tout le vert de ses iris. Il avança d'un pas et émit un de ces grognements qui feraient bondir n'importe qui dans ses chaussures.

— Leith ! On s'en va, m'imposai-je en essayant de le tirer par le bras. Autant s'efforcer de déplacer un arbre. Il ne bougea pas d'un poil, et Darius non plus. Ils s'affrontaient du regard sans fléchir.

— Leith..., insistai-je. Partons.

Plusieurs étudiants intrigués par l'attroupement que nous formions au milieu du trottoir s'étaient approchés.

Leith et Darius tournèrent furtivement la tête vers eux. Ils se considérèrent encore et finalement, chacun recula d'un pas.

— Je t'aurais prévenu, l'avertit Leith une nouvelle fois.

Darius émit un éclat de rire retentissant avant de s'éloigner dans le sens opposé.

Leith, plus crispé que jamais, me fit signe de le suivre jusque chez moi. Nous marchâmes si vite, qu'arrivée devant la porte de mon appartement, j'étais tremblotante et tout essoufflée.

— Tarja ? appelai-je en entrant.

Ma colocataire jaillit de sa chambre comme une furie, une serviette de bain sur la tête. En voyant Leith à côté de moi, elle écarquilla les yeux de surprise. Puis presque instantanément, elle disparut pour réapparaître deux secondes plus tard avec son sac à main, les cheveux encore tout humides et emmêlés.

— Je vous laisse, lança-t-elle en se précipitant pour sortir.

Éberluée, je n'eus pas le temps de lui dire qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'en aille, la porte avait déjà claqué.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas la faire fuir, s'excusa Leith en fixant le battant, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas toi, tentai-je de le rassurer, Tarja est timide.

Il semblait vraiment en douter.

— Je peux faire du thé ?

J'acquiesçai.

— Bien sûr... Les mugs sont sur l'étagère près de la fenêtre, le *Earl Grey* juste au-dessus.

Je pris place dans le canapé tandis qu'il se dirigeait nonchalamment vers la cuisine. Il remplit la bouilloire métallique avant de la poser sur le feu, tendit le bras vers le placard du haut – celui que je ne pouvais atteindre sans tabouret – et prit les sachets de thé. Il attrapa deux tasses et attendit que l'eau chauffe.

Je clignai des paupières. Il était si beau... Ses cheveux bruns, ses yeux verts, son corps massif... C'est dingue, rien que de le regarder, j'en aurais presque oublié qu'il fallait qu'on règle deux ou trois choses.

Il s'approcha avec deux mugs fumants et s'assit à côté de moi en poussant la table basse pour étirer ses jambes.

— Comment as-tu rencontré Darius et Minah ?

Je m'emparai de ma tasse et la portai à mes lèvres.

— C'étaient les bizuteurs de mon groupe.

— Je vois, dit-il simplement, le visage crispé.
Je dois avouer que je l'avais rarement vu faire preuve d'autant de self-control.

— Le Cercle, qu'est-ce que c'est ? Une confrérie ?

Il hocha la tête.

— De quel genre ?

— Du genre qui pose des problèmes.

J'attendis qu'il m'en révèle davantage, mais le silence s'épaissit. Agacée, j'émis un claquement de langue.

— Leith... tu n'as pas l'intention d'être plus précis ?

Il but à son tour une gorgée de thé.

— Je ne sais pas.

Je fronçai les sourcils.

— Tu ne sais pas ?

Il ne répondit pas. Alors je pris sur moi pour ne pas montrer mon irritation plus que nécessaire.

— Tu as carrément failli te battre avec ce type à cause de moi. Tu es plus calme que ça, d'habitude. Dis-moi ce qui se passe ?

Il me toisa avec une intensité irrésistible. Par chance, j'étais bien décidée à en savoir plus, sans quoi il m'aurait fait fondre en deux secondes et je ne lui aurais plus rien demandé.

— Allez..., l'encourageai-je.

Il soupira profondément et ferma brièvement les paupières.

— Le Cercle est aussi ancien que l'université. Les membres ne sont pas nombreux, tout juste une quinzaine. S'occuper des bizuts est un moyen pour eux de faire rapidement le tour des nouveaux venus et, éventuellement, de trouver de nouvelles recrues.

Je ne pus m'empêcher de sourire en coin.

— Et cette année, c'est tombé sur moi. Quelle chance !

— Ils pensent former une élite, reprit Leith. As-tu remarqué de quoi ils ont l'air ?

Je hochai la tête.

— Oui, ils sont tous plus ou moins blonds avec des yeux clairs. C'est un genre de groupement nationaliste ?

Leith émit un rire cynique.

— Non, ils viennent de tas de pays différents. Toi, par exemple, tu es française, mais ils t'ont dans leur ligne de mire malgré tout.

— Certes... Que prônent-ils dans ce cas ? La supériorité raciale ?

Ce qui était pire.

Leith sourit en coin.

— Oui, c'est... presque ça.

Il fit une courte pause avant de reprendre :

— « Toujours plus fort. »

J'ouvris des yeux incrédules.

— Pardon ?